

## Eric de TARRAGON - Marion BATAILLARD

Exposition du 14 mars au 16 avril 2015  
Vernissage le jeudi 19 mars de 17h à 21h



*Eric de Tarragon,*  
*« Sans titre », acrylique sur toile, 97 x 130 cm, 2013*



*Marion Bataillard*  
*« Jardin avec parpaings », huile sur bois, 25 x 30 cm, 2014*

## Eric de TARRAGON

Ce sont des toiles fendues en deux. A la verticale. A l'horizontale. Partagées, divisées, coupées. Toujours en plein milieu. Au beau milieu. Toutes composées ainsi : en deux images distinctes, équivalentes, et qui semblent avoir été rapportées l'une à l'autre par accident autant que par nécessité. De ce *rapport*-là jaillit une peinture sous tension, violente et ambiguë, qui répète, jusqu'à exténuation, la scène matricielle de la création du monde.

Une ligne – ou plutôt une absence de ligne car il n'est nul trait continu pour la rendre visible, nulle trace pour la signifier – partage chaque toile. Plus qu'une séparation, cette ligne immatérielle est ici la *zone de contact* entre deux étendues peintes qui se font face, la surface infinitésimale. Le long de laquelle elles viennent se toucher, contre laquelle elles viennent se frotter l'une à l'autre, à la manière de deux plaques tectoniques le long d'une ligne de faille.

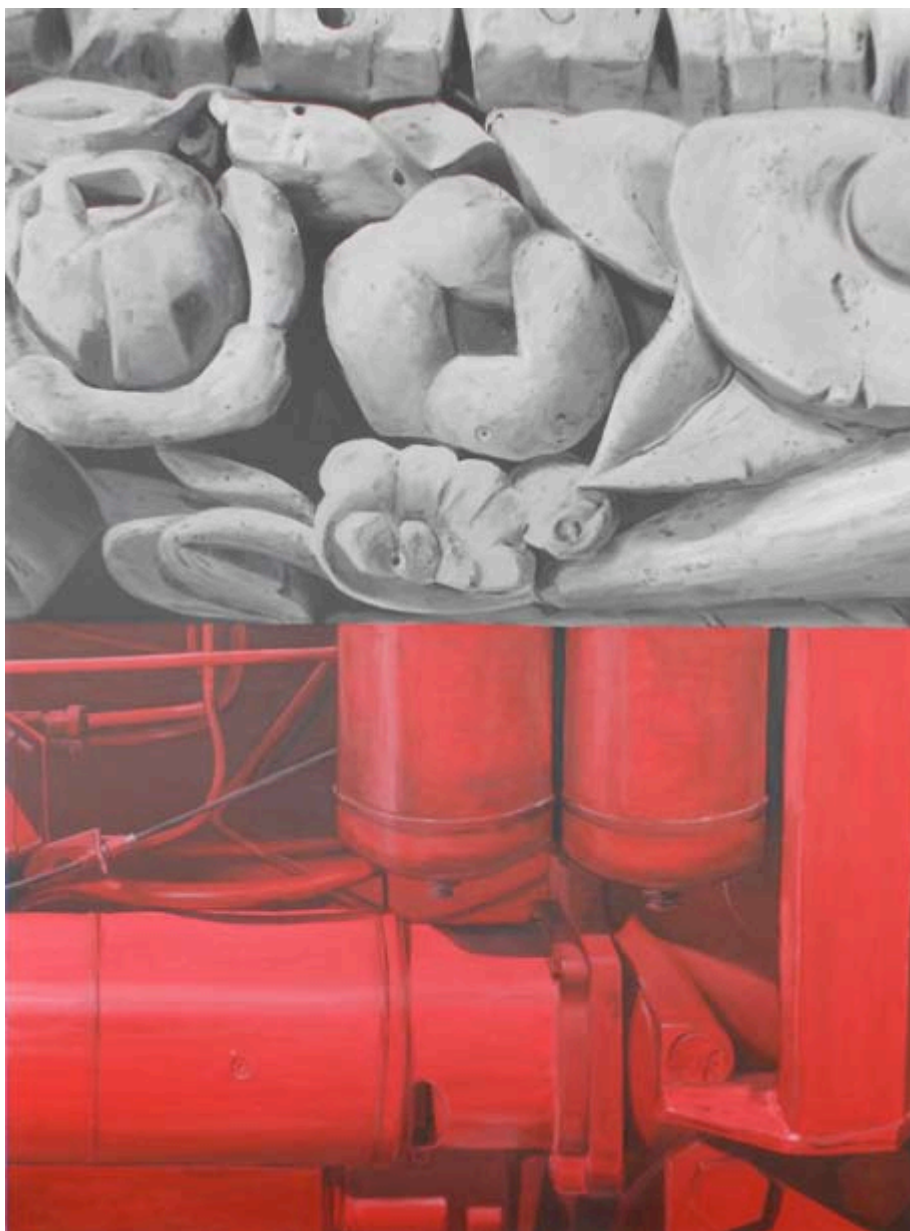
Seuil, littoral, frontière, ligne de front, couture – c'est-à-dire trace d'un assemblage d'éléments disparates, dissemblables, voire même irréconciliables – cette ligne « par défaut » structure la toile, créant à première vue une sorte de topographie de la confrontation : guerre, affrontement, connivence, séduction. Mais plus encore, elle agit au cœur de la composition comme une césure intrinsèque, un repos, une respiration, un silence qui sous-tend toute la peinture.

Peinture dichotome – car elle semble ici apparue par *bifurcation* du regard -, peinture dialectique – car il s'agit bien pour le peintre de confronter deux images l'une à l'autre et de dépasser ce premier rapport afin de créer une troisième image, unique objet du désir et de la quête -, la peinture ici se joue de toutes les fractions possibles.

Toute se passe comme si le peintre avait parcouru la nature, y avait ramassé au hasard des morceaux et les avait assemblés simplement parce que sa peinture l'exigeait, sans respecter ni l'échelle spatiale (écorce de platane/graffiti), ni l'échelle temporelle (gargouilles en pierre/pompe à incendie en métal rouge). Or, devant ces toiles, le spectateur plonge dans un autre espace-temps : le monde s'y révèle fragmentaire, découpé dans le chaos selon un cadre arbitraire, et instantané, pris sur le vif, ne laissant affleurer que le temps contenu dans la toile, c'est-à-dire celui que le peintre a mis à la peindre, sans autre référent temporel, sans autre histoire que celle-là.

C'est probablement dans cette abolition, voire cette destruction des échelles d'espace et de temps, que la peinture construit ici ce rapport qui nous intéresse. Affranchie, ancrée dans une grammaire unique, celle de la rencontre, de la collision, elle libère avec force, sur chaque toile, un dialogue primitif et cru qui violente notre regard et nous replace devant l'événement, si fragile, si puissant, de la création. Car c'est bien une genèse que l'on regarde, c'est bien à l'orée d'un processus de décomposition que l'on assiste : deux cellules – et l'on notera avec jubilation qu'il s'agit à chaque fois de deux natures mortes, qu'elles soient végétales ou minérales – s'entrechoquent et entament sous nos yeux une méiose que l'on sait infinie et qui est celle de la vie même.

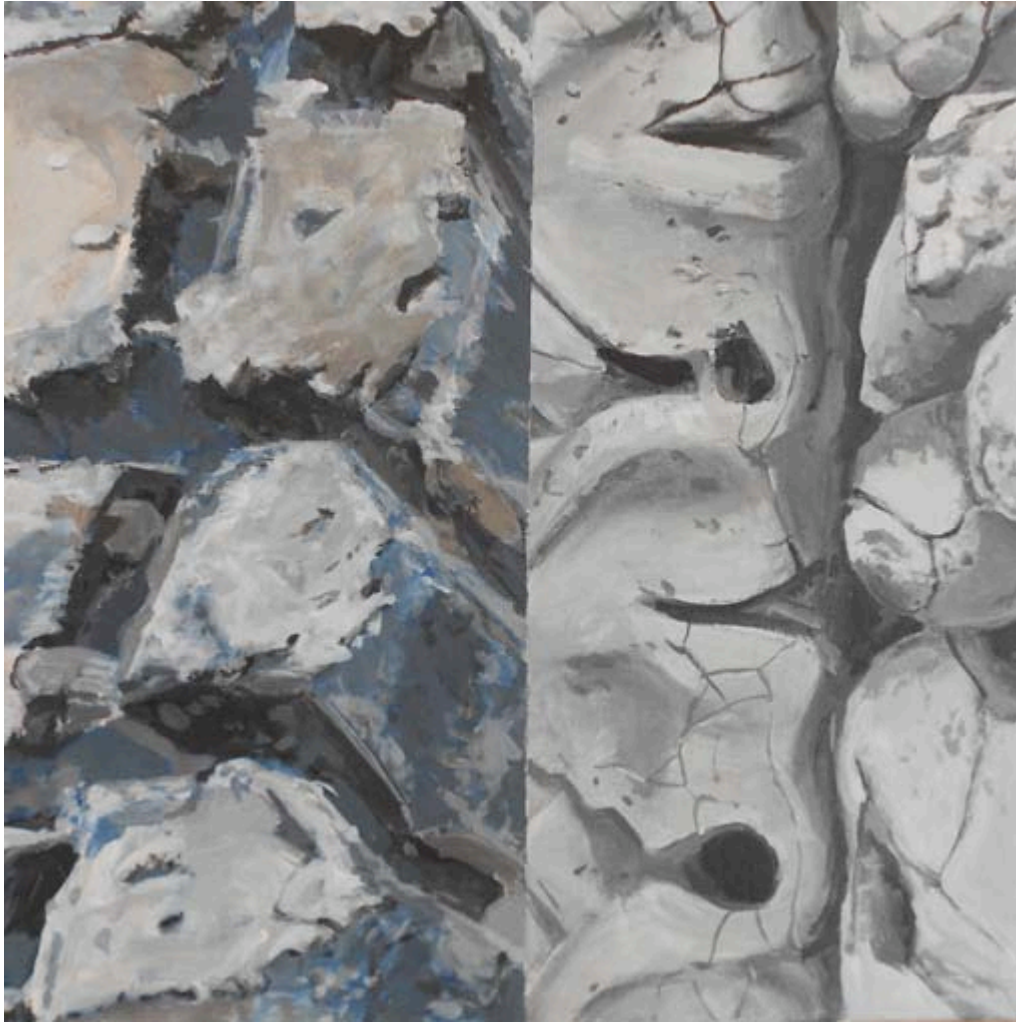
Maylis de Kerangal



*« Sans titre », acrylique sur toile, 97 x 130 cm, 2011*



*« Sans titre », acrylique sur toile, 97 x 130 cm, 2011*



*« Sans titre », acrylique sur toile, 25 x 25 cm, 2014*

**Eric de Tarragon** (1963), vit et travaille à Paris

- 1985 : - Galerie Boréal, Dunkerque
- 1986 : - Galerie des Beaux-Arts, Paris  
- OCDE, Paris
- 1987 : - Exposition itinérante, Koweït - Madagascar - Le Caire  
- Exposition « Beaulieu des Arts », dans le cadre de « la Ruée vers l'Art », Beaux-Arts de Nantes  
- Salon de Montrouge
- 1988 : - Diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, mention très bien
- 1989 : - Galerie Lucien Durand
- 1990 : - Galerie Lucien Durand  
- FIAC  
- Welch Gallery, Ontario, Canada
- 1991 : - Galerie Lucien Durand  
- FIAC  
- Salon de Montrouge  
- Achat du Musée de Montbéliard
- 1992 : - Exposition personnelle Galerie Lucien Durand  
- Exposition au Musée de Montbéliard  
- Salon de Montrouge  
- FIAC  
- Achat de la Fondation BNP
- 1993 : - Galerie Lucien Durand  
- FIAC
- 1994 : - Galerie Lucien Durand  
- FIAC
- 1995 : - Galerie Lucien Durand  
- Projet de mur peint pour la ville de Paris
- 1996 : - Exposition au Manoir de Coligny, Suisse : Tarragon / Lanneau
- 1997 : - Création d'un tableau pour la plaquette de communication institutionnelle du Groupe Hoechst - Marion - Roussel et donation de l'œuvre à la Fondation pour la Recherche Médicale
- 1999 : - Exposition personnelle Galerie RY Carrat
- 2001 : - Exposition personnelle Galerie RY Carrat  
- Exposition personnelle Galerie Hubert Duchemin
- 2002 : - Exposition personnelle à l'Alliance Française de Chicago
- 2005 : - Exposition personnelle Galerie de Bayser



## Marion BATAILLARD

“Je peins. Je suis entrée en peinture avec des « scènes », des très grands formats et fortes charges d'image. Il m'a fallu du temps avant d'oser m'attaquer à une simple nature morte, un simple portrait, ou un simple paysage : quoi de plus difficile que d'éviter les fadaises sur de si modestes motifs?

Je peins « sur le motif », ainsi que « de tête ». Ce que je cherche, c'est l'image toujours re-puisée à la source de l'Expérience, malgré l'accumulation de toutes les images du monde et de son histoire, malgré la répétition. C'est simple et difficile. L'image en peinture doit être là comme pour la première fois, fruit d'une transformation directe et substantielle du monde tridimensionnel. Cette transformation est opérée par l'esprit, dans les yeux, dans le corps mouvant et agissant - avec les perceptions, le flux d'images intérieures, la mémoire.

La peinture est issue de l'Espace et des Corps, et nous renvoie à eux.

Le travail en grand format m'intéresse pour sa dimension architecturale - avec comme horizon l'image-espace, l'image totale. Les petits formats me permettent au contraire de rester fragmentaire, au plus proche du mouvement du désir”.

Marion Bataillard



« Le peintre et son modèle », huile sur bois, 22 x 37 cm, 2014



*« Rigolade », huile sur bois, 40 x 55 cm, 2014*





*« Jardin avec poules et plot », huile sur bois, 16,5 x 36 cm, 2014*



*« Jardin au printemps vu de la fenêtre », huile sur bois, 25 x 32 cm, 2014*



*« Annonciation », huile sur bois, 33 x 39,5 cm, 2013, collection FRAC Limousin*

## Marion bataillard ou l'hypothèse de la grâce



« Bacchanalia », huile sur 4 toiles, 520 x 195 cm, 2013

Le plus grand tableau, qu'il serait sans doute abusif de considérer comme un polyptyque, ouvre la *cérémonie*, en quatre panneaux dont on imagine qu'ils pourraient tout aussi bien se refermer comme une boîte sur le monde qu'ils installent. Et par conséquent soustraire ce monde à la vue et l'isoler dans sa configuration secrète, comme un *lieu sacré*.

Deux espaces s'y trouvent articulés : à gauche une sorte de terrasse, fermée par un muret repliant vers nous sa perspective géométrique et, à droite, occupant la surface de trois toiles et disparaissant en partie derrière le muret, un disque largement ouvert. Ici architecture rectiligne, et là, comme une profondeur plus lointaine, saisie en plongée, la longue courbe ovale, terreuse. Evocation peut-être de ces deux états à la fois dissociés et continus que sont *la maison* (l'intériorité, le lieu, l'intime) et *le monde* (le dehors, la nature mais aussi l'histoire).

Cette bacchanale rassemble un homme et une femme dans l'enceinte close par le muret puis douze personnages comme enfermés frénétiquement dans le cercle. Et ce *double monde clos* flotte lui-même sur une nature illimitée, percée de longues routes géométriques et surmontée d'un ciel bleu de premier matin où luit un soleil déjà brûlant car, désormais, tout a lieu dans *un hic et nunc* inondé de lumière.

Alors voici : une ivresse généralisée s'empare des corps et un délire extatique brise toute retenue de sorte que le spectateur, radicalement tenu à l'écart, ne peut qu'éprouver un sentiment trouble où l'impuissance et l'excitation se confondent.

Sur la terrasse, la femme, portant pour tout vêtement un châle bleu sur les épaules, s'est accoudée au muret. Le corps est oblique, les jambes entr'ouvertes, les fesses offertes. Derrière elle, se tient l'homme. Il est debout, jambes fléchies, simplement vêtu d'un débardeur orangé retroussé au dessus du nombril. Le slip tendu entre les mollets, l'homme est en érection. Ses deux mains tiennent des cordages retenus par un piquet, de sorte que l'homme ne peut s'approcher de la femme. L'appareillage libère, tout à la fois, le sentiment du supplice assuré et celui de l'érotisme exaspéré, en un amalgame où le plaisir suppose un impossible suspendu.

Les visages inondés d'une joie intérieure racontent cette défaillance du laisser aller qui nous évoque l'expérience mystique : « Dans l'extase, on peut se *laisser aller* – écrit Georges Bataille-, c'est la satisfaction, le bonheur, la platitude. Saint Jean de la Croix récuse l'image séduisante et le ravissement, mais s'apaise dans l'état théopathique ».

Donc ceci : les corps dévêtus titubent, vacillent, se contorsionnent, traversés de rires, de râles, animés d'une langueur où le grotesque et la grâce fusionnent en un état supérieur. Autour d'un appareillage où un filin maintient en oblique une poutre sur le socle d'une colonne, danses et convulsions se répondent, la chair s'abandonnant avec délices au contact de la terre, de l'herbe fleurie, comme un souvenir archaïque du vieux paradis perdu. Rien pourtant de véritablement licencieux, les seuls contacts se résumant à de tendres caresses, à des effleurements, à des gestes suspendus comme arrêtés dans le temps.

Car il s'agit bien d'autre chose dans cette défaillance jubilatoire : comme le désir de ruiner en soi ce qui s'oppose à l'amour, c'est-à-dire à la grâce, comme *lieu du retour de l'être*.

Tout ce qui, à droite de la grande peinture, se déroule à l'intérieur du cercle –comme à l'intérieur d'un monde fermé-, expose la *lenteur* d'une frénésie orgiaque dont l'abîme témoigne pour nous : « Qu'il s'agisse d'amour maintenant en haleine les cœurs ou d'impudence lascivité, qu'il s'agisse d'amour divin, partout, autour de nous j'ai trouvé le désir tendu vers un être semblable : l'érotisme est autour de nous si violent, il enivre les cœurs avec tant de force –pour achever, son abîme est en nous si profond - qu'il n'est pas de céleste échappée qui ne lui emprunte sa forme et sa fièvre. Qui d'entre nous ne rêve de forcer les portes du royaume mystique, qui ne s' imagine « mourant de ne pas mourir », se consumant, se ruinant d'aimer ? (...)... nous ne pouvons concevoir l'extrême défaillance autrement que dans l'amour ».

Aussi nous faut-il comprendre que le sexe n'est pas le « sujet » de la peinture de Marion Bataillard mais bel et bien un *énoncé hétérogène* à partir duquel peindre devient possible. L'épuisement du sens que révèle l'érotisme ouvre ainsi la possibilité d'une saisie plus haute de la question picturale : en lui fusionnent la longue supplication du désir et la reconnaissance nouvelle de l'autre à travers l'excès.

De sorte que les tableaux –en dépit de la prégnance de leurs images- demeurent, pourrait-on dire, insoucieux de ces images. La tension générale comme les configurations particulières des corps, des gestes et des objets, finissent par consumer ce qui est là car, ainsi que le dit Bataille : « Les images de ravissement trahissent. (...). En vain l'amour veut saisir ce qui va cesser d'être ».

Il va de soi que, dans cette dernière phrase, nous pouvons remplacer « l'amour » par la peinture ».

La bacchanale du grand tableau – cette conquête d'un lieu pour l'éclosion muette de la grâce- surgit à l'opposé des petites peintures sur bois. Et nous voyons bien que le lien entre ces deux espaces est précisément celui des tensions, des projections, des jeux de force.

Ici une croix, noire et grise, comme le signe qui pourrait aussi se lire dans l'appareillage colonne-poteau suspendu du grand tableau. Le monde écartelé dans ses quatre directions comme le corps dans la transe.

Là une jeune fille enfermée dans un cachot : elle ouvre la bouche, tandis qu'une main, derrière les barreaux, lui tend l'hostie. Nous retrouvons dans le grand tableau ce double motif de la main dans le vide (renversant ici un gobelet de vin sanglant) et de l'hostie proposée. L'opération de la transsubstantiation n'est-elle pas l'exacte citation des *pouvoirs de la peinture* qui change la chair en couleurs et le sang en pigment, exhibant –dans la forme de la présence invisible- des trophées si visibles qu'ils nous étourdissent ?





Détail - « Bacchanalia », huile sur toile, 195 x 520 cm, 2013

Deux hommes vêtus de rouge courent la nuit dans les marais. Un lapin écorché gît sur sa planche. Quelques carottes sont répandues sur la table grise. Une salade s'installe plein cadre, monde parfait, semblable à la forme insoupçonnable du paradis. Echo sans doute de l'autre salade, sur le grand tableau, au bord du cercle, jouxtant la roue bleue.

Et puis un couple nu sur l'herbe découpée comme une plateforme dans le bleu du ciel. Elle, cueillant des fleurs sauvages, lui, en érection, tenant la grappe de raisins et coiffé de la couronne de laurier. On pourrait sans doute discerner la figure de Dionysos apollinien et d'une ménade, lors d'une bacchanale. De même que le supplice de cette jeune femme attachée à une roue en mouvement nous évoque le vieux mythe d'Ixion condamné de la sorte à rouler pour l'éternité dans le cercle de feu.

Les figures de l'ascétisme, sinon du martyr, désaxent perpétuellement celles du désordre des sens ou de la réalité comme *nature morte*. Mais tout ceci à la manière d'une mémoire flottante où glissent, fugitivement, quelques lueurs de l'histoire des formes et des mythes de l'humanité. Non pas des symboles mais des bribes d'anciens chants oubliés.

A chaque petite peinture un signe opaque se présente, écho de la grande peinture ou embranchement perdu, résonnance d'un motif ou bifurcation abandonnée. De sorte que les séquences se diffractent, se recomposent, se répercutent, se disséminent. Cette *figuration en éclats* procède d'une sorte d'épuisement des scènes, comme un désir inassouvi qui, pour finir, se défierait de la scène elle-même lui préférant le signe éclaté, l'opacité d'une forme repliée sur elle-même ou d'une vision quasi corpusculaire.

Aussi pourrait-on parler d'*images mentales*, qui défilent ici dans l'arc de cercle d'un carrousel, lueurs lointaines gravitant dans des cosmos que nous ne connaissons jamais. Toute la peinture de Marion Bataillard pourrait être définie de la sorte : la gravitation d'un désir n'ayant d'autre souci que son exténuation et dont l'exaspération libère des éclats tranchants.

Extrait du texte de Michel Cegarra publié à l'occasion de l'exposition « Ripailles », à l'Orangerie du Château de la Louvière, juin - juillet 2013.

**Marion Bataillard** (1983), vit et travaille à Berlin et Montluçon.

2015

**résidence** : « Artists Unlimited », 3 mois à Bielefeld (Allemagne)

**exposition**: Salon de Montrouge

**résidence**: « Domaine M », 3 mois à Cerilly

**exposition de groupe**: FRAC Limousin

2014

**acquisition** : FRAC Limousin

**résidence** : « Chamalot », 1 mois à Moustier-Ventadour

**grant** : Aide à la création, DRAC Auvergne

**exposition de groupe**: « Rencontres », Galerie Duboys, Paris

2013

**publication** : Catalogue exposition « Ripailles »

**exposition**: « Ripailles », Orangerie du Château de la Louvière, Montluçon

**résidence**: « Shaker », 6 mois à Montluçon

2012

**exposition de groupe** : « Intrige, Plot und drei Punkte », Ubik Gallery, Vienna

**exposition de groupe** : « Tape Modern N°25 », Tape, Berlin

2011

**exposition de groupe** : STYX Projects in temporary showroom, Berlin

**exposition de groupe** : « Preview », Kunstraum Richard Sorge, Berlin

2010

**exposition de groupe** : « Dezembersalon », Galerie Taube, Berlin

2009

**publication** : Whitehot online magazin, by Travis Jeppesen

**exposition**: « Marion Bataillard. Paintings », STYX Projects, Berlin

2007

**exposition** : « Marion Bataillard / Alexandre Marta », Le Store, Strasbourg

**exposition de groupe** : « Equipe 1 », Galerie K4, Saarbrücken (Germany)

(ART STUDIES)

2007 : **DNSEP** option Art

2005 : 6 months stay in **HGB Leipzig**, class of Neo Rauch

2002 - 2007 : Art Studies in **ESAD Strasbourg**, class of Manfred Sternjakob